

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Bonjour tristesse

Jérôme Tousignant

Numéro 119, automne 2014

Utopie : tout va pour le mieux dans le pire des mondes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77789ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Tousignant, J. (2014). Bonjour tristesse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (119), 38–42.

# Bonjour tristesse

Jérôme Tousignant

C E MATIN, Clara est morte. Je me suis réveillé et ses grands yeux verts me fixaient, sans me regarder. Sa main a glissé sur le côté du lit, rigide, comme lorsqu'elle vivait une poussée d'arthrite. J'ai remonté les couvertures jusqu'à son cou, par réflexe, pour réchauffer son corps gelé. C'était inutile.

Selon le légiste, ma femme était morte depuis plusieurs heures. On m'a demandé si je voulais attendre la famille pour la suite des procédures. J'ai répondu que cela m'importait peu et, vers onze heures, Clara a été incinérée.

Simone est passée un peu plus tard, alors j'en ai profité pour lui annoncer le décès de sa mère. Elle a dit qu'elle se souviendrait d'elle longtemps, que Clara avait toujours été une mère très chaleureuse. J'ai répondu que sa mère était encore chaleureuse, car ses cendres n'avaient pas tout à fait fini de refroidir. Simone a ri de bon cœur pendant un moment, puis nous sommes sortis acheter de grands sacs pour nous débarrasser des effets personnels de Clara.

Les choses ont dégénéré. Vers vingt heures, je suis tombé sur un vieil album de photos poussiéreux. En feuilletant la relique (les clichés étaient en deux dimensions, c'est peu dire), j'ai reconnu les photos de notre mariage, cent douze ans plus tôt. En fixant cette jeune Clara, magnifique dans sa robe diaphane, j'ai ressenti un violent serrement à la poitrine, comme si mon cœur venait d'éclater en mille morceaux. L'album a glissé de mes mains soudainement tremblotantes. En l'espace de quelques secondes, ma respiration est devenue bruyante et saccadée, comme si le poids des souvenirs m'asphyxiait brutalement. La pièce s'est mise à tourner de façon inquiétante. Pris de vertige, j'ai dû m'asseoir sur-le-champ. Je ne pensais plus qu'à Clara, et penser à elle semblait exacerber mes symptômes. En croisant le regard intrigué de Simone, j'ai voulu la rassurer, lui

38 dire que j'allais bien. Mais les mots sont restés coincés dans

ma gorge, emprisonnés dans un mucus invisible. Lorsqu'un liquide clair a commencé à s'écouler de mes yeux et à ruisseler sur mes joues, Simone m'a empoigné le bras et conduit d'urgence à l'hôpital.

Rapidement, on m'a transféré aux soins intensifs et assommé avec de puissants analgésiques. Les injections répétées sont finalement venues à bout de mes symptômes. Ma respiration et mes battements cardiaques ont repris leur cadence habituelle et un ophtalmologiste est venu examiner mes yeux qui coulaient mystérieusement lorsque je pensais au décès de Clara. Une heure plus tard, je suis revenu du bloc opératoire et l'inexplicable phénomène a été guéri. Satisfait, l'ophtalmologiste est reparti sans autre explication, comme l'avaient fait avant lui le pneumologue et le cardiologue. Mais même s'il n'y a plus aucune manifestation physique apparente, je ressens toujours un immense vide dans mon cœur, un trou béant qu'aucun médecin ne veut prendre la peine d'examiner. On m'a seulement assuré que l'électrocardiogramme n'indiquait aucune anomalie, et on a augmenté mes doses de sédatif jusqu'à ce que je sombre dans un profond sommeil.

J'ai ouvert les yeux et un neurologue se trouvait à mon chevet avec les résultats de mon examen cérébral. Il m'a montré d'inquiétantes images de mon cerveau, où on discernait clairement une tache en surbrillance dans l'hémisphère gauche. Ma gorge s'est serrée. J'ai voulu savoir si c'était un cancer. Il n'a pas répondu. J'ai demandé si j'avais des chances de m'en sortir. Nouveau silence. Le neurologue m'a finalement appris que j'étais atteint d'un trouble extrêmement rare. Une maladie mentale qu'on croyait éradiquée depuis des décennies. En me fixant droit dans les yeux, le neurologue m'a annoncé que j'étais atteint de « tristesse ».

Son diagnostic m'a heurté de plein fouet. Étourdi par la brutalité de la nouvelle, j'ai rapidement épluché mes souvenirs à la recherche de cette ancienne maladie. Je me suis rappelé que ma grand-mère m'avait déjà parlé du temps où la tristesse était endémique à l'échelle planétaire. Le 39

médecin m'a avoué qu'il n'avait jamais rencontré de patients « tristes » au cours de sa longue carrière, mais qu'il avait déjà entendu parler d'une femme de la Nouvelle-Terre-Neuve qui avait contracté la tristesse malgré l'Intervention. À mon grand étonnement, il m'a appris que, même si aujourd'hui le succès de l'Intervention est garanti, il subsiste toujours un infime risque de rechute chez ceux qui ne l'ont pas reçue dès les premières minutes de vie. Comme moi. Je suis né à une époque où on n'effectuait pas d'emblée l'Intervention à la naissance, car certaines personnes doutaient encore de la sécurité de l'opération. Il faut se rappeler qu'anciennement, l'Intervention servait principalement à traiter les dépressions réfractaires; c'était bien avant l'élargissement des critères diagnostiques de psychiatrie qui a fait en sorte qu'une après l'autre, les émotions négatives ont été considérées comme pathologiques. L'Intervention est alors passée d'un traitement psychiatrique de dernier recours à un luxe pour les gens aisés, pour finalement s'établir comme la norme sociale.

J'avais trois ans lorsqu'on a injecté les toxines dans mon cerveau. Aujourd'hui, plus personne ne reçoit l'Intervention aussi tardivement, mais ma mère faisait partie des contestataires de l'Intervention obligatoire. Ses réticences se sont finalement évaporées lorsqu'elle a elle-même reçu l'Intervention, car elle faisait partie d'un groupe à risque de tristesse (maman était laide). J'aimerais voir sa réaction si elle apprenait que les injections se déroulent aujourd'hui *in vitro* lors des visites prénatales, afin d'empêcher complètement la formation des zones indésirables du cerveau.

Selon les dires du neurologue, la mort de Clara a créé un choc assez puissant pour réveiller des neurones inactifs depuis plus d'un siècle. M'opérer d'urgence semble vital, pour éviter que l'onde négative se propage et mène à une réaction en chaîne d'émotions indésirables. Il a ensuite ajouté que le meilleur neurochirurgien d'Amérique partait à l'instant de Los Angeles pour venir m'opérer. J'ai répondu que j'étais très content. En vérité, Clara est morte et j'aurais

ruinait ma vie. Il m'aurait annoncé que le seul traitement disponible était la guillotine que ma réponse aurait été la même.

On m'a étendu sur une table d'opération et le neurochirurgien est arrivé. Afin d'évaluer la sévérité de mon mal, il m'a demandé comment je me sentais. Je lui ai fait part du malaise troublant qui me chavirait et lui ai avoué que je ne voyais pas pourquoi je devais continuer à vivre sans Clara. Aussitôt, il a marmonné quelques mots en anglais, et l'équipe médicale s'est activée d'un coup sec. Une infirmière a apporté une minuscule seringue argentée au neurochirurgien. Anticipant la douleur, j'ai cherché furtivement la main de Simone pour me réconforter, mais je me suis souvenu qu'elle était partie s'acheter de nouvelles chaussures pour son cours de salsa. On m'a alors installé un soluté et plongé dans un semi-coma.

À un certain moment, mon cerveau est devenu plus attentif à ce qui se déroulait autour de moi. Mes oreilles ont capté quelques bribes de discussion qui m'ont fait frissonner. *Échec de l'opération... tristesse s'est étendue à d'autres zones...* Mon corps entier s'est alors raidi et mon cœur s'est emballé. Je me suis soudainement réveillé, comme si une décharge électrique venait de me foudroyer. Le neurochirurgien s'est écrié : « La tristesse a atteint la zone de la panique. Les conséquences sont imprévisibles. C'est trop tard, préparez l'euthanasie. »

Il m'est difficile d'expliquer où j'ai puisé la force de me relever pour frapper le neurochirurgien en plein visage. Tout comme je ne peux expliquer d'où me vient cet instinct de survie ; j'ai bousculé plusieurs infirmières et couru à toute vitesse hors des murs de l'hôpital. Étourdi par les sédatifs, je n'avais aucune idée de l'endroit où je me dirigeais, j'ai fui dans les rues du centre-ville sous le regard intrigué des piétons. Visiblement, les émotions négatives me rabaisent au niveau de l'animal, mais je ne peux lutter désormais contre ces curieuses pulsions primitives. J'ai hologrammé Simone pour qu'elle vienne me chercher d'urgence, mais elle a refusé,

car son cours de salsa était sur le point de commencer. Avant qu'elle ne mette fin précipitamment à l'hologramme, je lui ai demandé où elle avait apporté les cendres de Clara. J'ai sauté dans le premier taxi disponible en direction du dépôt municipal.

À bout de souffle, engourdi par ma médication des dernières vingt-quatre heures, j'ai franchi l'enceinte du dépôt municipal Gérald-Tremblay à la recherche des restes de Clara. Pendant un temps interminable, j'ai fouillé les détritiques pour retrouver la femme de ma vie. À bout de force, j'ai finalement déterré son urne funéraire, ensevelie là où Simone m'avait dit l'avoir jetée. Exténué, je me suis écroulé au cœur des ordures, et j'ai serré Clara contre ma poitrine le plus fort que je pouvais. Mon cœur battait à tout rompre contre le vase collant. J'ai dit à Clara que je ne m'étais jamais senti aussi amoureux que depuis que mon cerveau était dérégulé. Je suis demeuré ainsi étendu pendant de longues heures avec elle, discernant les sirènes des patrouilles qui me recherchaient. Jusqu'à la tombée de la nuit, je suis demeuré immobile avec son urne blottie contre mon cœur, rattrapant cent douze ans d'amour perdu. Puis, lorsqu'une fine neige a commencé à recouvrir le dépôt, j'ai dit à Clara que je l'avais aimée au point d'en être triste, mais qu'il était maintenant temps pour moi de rentrer.

Je ne sais pas si c'est Clara qui était triste que j'aie voulu partir, mais mes jambes ont refusé de m'obéir. J'ai tenté de bouger mes bras; l'engourdissement s'était propagé à eux aussi. Je me suis rendu compte que je ne pouvais plus bouger aucun muscle de mon corps. J'ai alors compris que l'Intervention n'avait pas réussi à me guérir de ma tristesse, mais avait plutôt endommagé davantage mon cerveau. J'ai souri intérieurement, constatant à quel point ma situation était ironique. En tant que déchet de la société, ma place se trouvait certainement ici, parmi les ordures. La tristesse, cette étrange et fascinante maladie, a entièrement bouleversé mon existence. Mais grâce à elle, pour la toute première fois, je me